



**HAL**  
open science

**Jonathan Rigg, Rural Development in Southeast Asia,  
Cambridge, Cambridge University Press, 2020, 90 p.**

Emile Soupa

► **To cite this version:**

Emile Soupa. Jonathan Rigg, Rural Development in Southeast Asia, Cambridge, Cambridge University Press, 2020, 90 p.. Moussons : recherches en sciences humaines sur l'Asie du Sud-Est, 2021. hal-03450642

**HAL Id: hal-03450642**

**<https://hal.science/hal-03450642>**

Submitted on 26 Nov 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

### Livres / *Books*

**Jonathan Rigg, *Rural Development in Southeast Asia*, Cambridge, Cambridge University Press, 2020, 90 p.**

*Émile Soupa* \*

À quoi ressemble le développement rural en Asie du Sud-Est ? Telle pourrait être la question que se pose Jonathan Rigg dans son court ouvrage (90 p.) synthétisant une quarantaine d'années de recherche sur la question réalisée en Thaïlande, au Laos et au Vietnam ainsi que des dizaines d'études sur d'autres pays de la région.

Le titre un tant soit peu général du livre cache un développement limpide répondant à un soi-disant paradoxe né de l'adaptation au contexte sud-est asiatique d'observations faites au sujet du monde rural européen pré-Révolution industrielle. Selon Karl Marx, le développement industriel et urbain en enrichissant quelques grands propriétaires prenant possession de toutes les terres agricoles engendre la paupérisation de la petite paysannerie qui migre ensuite vers les villes pour trouver du travail. Les terres laissées vacantes sont accaparées par les grands propriétaires qui développent des entreprises agricoles à grande échelle. En Asie du Sud-Est, alors que les politiques poussent les ruraux à quitter leurs terres dans une optique de développement du territoire et des populations nationales, le nombre de fermes augmente et leur taille diminue. Pour J. Rigg il suffit de discerner l'état foncier de l'activité économique pour

démêler ce paradoxe. En effet, les populations ne tirent plus la majorité de leurs revenus de l'exploitation agricole. La taille de leur propriété n'étant plus déterminante dans l'évaluation de leur richesse, ils restent propriétaires terriens par attachement à leur appartenance paysanne.

En cinq chapitres comme autant d'actes, J. Rigg met en scène la lutte de trois groupes de population locale – les petits propriétaires des basses terres, les habitants des espaces marginaux et les paysans sans-terres (p. 4) – face à des forces qui semblent les dépasser (manques de terres, politiques de remembrement foncier, attrait des emplois urbains et non-agricoles). Pas de manichéisme ici puisque l'objectif n'est pas de donner un vainqueur à cette lutte mais plutôt de montrer l'agentivité de ces populations sans tomber dans le *pathos* consistant à déplorer les conséquences néfastes de la mondialisation et de l'économie de marché sur les groupes locaux. Cet ouvrage, très réussi, ne prétend pas faire le tour de la question du développement rural en Asie du Sud-Est mais se révèle être plutôt un instantané à partir duquel il est possible de prédire des dynamiques futures – ce à quoi l'auteur s'essaye dans son chapitre conclusif. Actualiser régulièrement son analyse semble faire partie de la démarche de J. Rigg : ce texte peut être vu comme la suite de ceux de 2003 et de 2015 et revêt ainsi une véritable épaisseur historique qui

transparaît dans les nombreux graphiques et outils statistiques mobilisés.

Les populations des basses terres auprès desquelles J. Rigg a réalisé ses enquêtes dans le nord-est de la Thaïlande et dans le delta du fleuve Rouge au Vietnam entre 2016 et 2018 ont ainsi répondu au manque de terres et aux faibles revenus agricoles en montant des stratégies communes (à l'échelle de la famille ou du ménage) de diversification des activités. Pour schématiser, les jeunes partent en ville afin de trouver un emploi non-agricole leur permettant de gagner des liquidités à envoyer au reste de leur famille. Les plus âgés, n'ayant pas bénéficié du nouveau système éducatif, ont plus de mal à trouver un nouvel emploi et restent donc s'occuper des rizières. Ils envoient ensuite les produits issus de leur travail agricole aux membres de la famille travaillant dans d'autres secteurs économiques (construction, emplois domestiques, etc.) dont la précarité et la faible rémunération rendent le travailleur dépendant des envois de sa famille. Il est aussi fréquent que les jeunes migrants retournent s'installer au village et reprennent des emplois agricoles puisque ce secteur, souvent perçu comme une stagnation, reste sécurisant et permet l'accumulation de capitaux là où le secteur non-agricole reste encore trop précaire (p. 30).

La transition agricole n'a donc pas engendré un exil massif mais plutôt la cohabitation dans un même ménage de plusieurs stratégies agricoles et non-agricoles sur une base générationnelle ou genrée et donc le maintien des petits propriétaires. On ne peut donc plus penser les espaces ruraux sans prendre en compte ce qui se passe ailleurs. Ce qui fait dire à Charles Keyes que ces populations rurales sont devenues des « villageois cosmopolites » (2012), attachés au monde rural sans y être cantonnés.

Dans les espaces marginaux que sont les forêts et les hautes terres, les populations ont eu plus de difficulté à bénéficier de la situation de pression. La libération des

terres au profit de grandes entreprises s'y double de projets de construction de grandes infrastructures (barrages, mines, concessions) et d'un discours développemental basé sur la supposée sous-productivité des espaces marginaux. Les techniques traditionnelles d'occupation des sols – comme l'essartage et le semi-nomadisme – sont ainsi jugées voraces en terres, sous-productives et dégradantes pour l'environnement (p. 42). Il est alors conseillé aux populations de cultiver des plantes facilement commercialisables comme le caoutchouc ou de quitter leurs territoires pour rejoindre des espaces déjà intégrés dans l'économie de marché comme les villes.

En se cantonnant à exposer la situation, J. Rigg se refuse à condamner trop durement ces mesures directives et oppressives. S'il met en garde contre l'incohérence de ces décisions et regrette la disparition de pratiques endémiques traditionnelles, il n'y voit que la méconnaissance des décideurs et des experts vis-à-vis des espaces ruraux qu'ils entendent développer. En effet, et même si l'on peut parfois déplorer une certaine tiédeur vis-à-vis de pratiques développementales par trop cyniques, le but de l'ouvrage n'est pas d'imposer la vision de l'auteur aux lecteurs mais plutôt de démêler un paradoxe pour qu'ensuite chacun se forge son avis sur la marche à suivre. Ainsi, J. Rigg cultive l'art de la nuance et s'attache à tempérer l'action dévastatrice du néolibéralisme en montrant la diversité des situations. Des contestations de petits propriétaires ont eu gain de cause et des petits exploitants ont pu cultiver des terres pourtant allouées à des entreprises agricoles. D'un autre côté, la séparation des populations de leur environnement traditionnel a engendré une vague de paupérisation dès lors que ce changement ne s'est pas accompagné de solutions compensatoires. Les populations montagnardes du Laos autrefois autosuffisantes à 90 % (p. 53) ont ainsi perdu la majorité de leurs terres et plusieurs villageois ont dû s'engager comme ouvriers agricoles pour un salaire inférieur

à ce qu'ils gagnaient avant la transition agricole.

En montrant la trajectoire des populations sans terres d'Asie du Sud-Est, J. Rigg finit d'imposer sa réponse au paradoxe du maintien de la petite paysannerie. En s'intéressant presque exclusivement à Java qui sert ici d'exemple type, J. Rigg démonte les prédictions faites à la fin du xx<sup>e</sup> siècle qui voyaient dans la Révolution verte un élément déclencheur de pauvreté notamment du fait de la mécanisation des campagnes rendant la main-d'œuvre humaine obsolète (p. 58) et de la disparition des anciennes normes de réciprocité entre petits propriétaires et paysans sans terres au profit de la création de grandes entreprises et donc du salariat agricole (p. 64). J. Rigg montre que les craintes des observateurs du xx<sup>e</sup> siècle portaient en réalité d'une mauvaise compréhension de la situation locale. La transition agricole n'a pas créé d'inégalité dans une société homogène puisque l'inégalité était déjà présente entre les propriétaires terriens et les paysans sans terres. Ces derniers ont donc saisi l'occasion du développement d'emplois non-agricoles pour quitter l'agriculture dont ils ne tiraient que peu de bénéfices. Cela est d'autant plus vrai chez les jeunes qui se détournent des métiers de leurs parents au profit d'emplois urbains et non-agricoles jugés plus modernes. Si les terres ne sont plus attractives pour les populations, leur redistribution n'est pas la solution contre la pauvreté rurale.

Comme Milton Santos l'affirmait dans *Por uma outra globalização* (2000), « l'avenir est nombreux ». À mon sens, J. Rigg reprend cette conception lorsqu'il propose trois futurs envisageables pour l'Asie du Sud-Est rurale tout en reconnaissant la quasi-impossibilité de prédire ce qui va se passer. Sa seule certitude réside en l'imbrication du monde rural dans un ensemble plus large dont témoignent l'accroissement des migrations vers les villes et l'affaiblissement de l'agriculture dans la part des revenus. Deux des futurs qu'il construit

dépendent des réactions politiques face à ces phénomènes. Si la Banque mondiale arrive à sécuriser suffisamment le secteur non-agricole et à y augmenter les revenus, les petits propriétaires vendront leurs terres devenues inutiles permettant ainsi le remembrement agricole et le développement de grandes entreprises. Au contraire, un manque de protection, comme c'est le cas aujourd'hui, maintiendra une migration épisodique de membres de ménages ruraux sans pour autant permettre la libération de terres. Enfin, comme on l'observe déjà à Taïwan, de nouveaux acteurs (urbains désireux de s'échapper de la ville, enfants de paysans voulant renouer avec leur tradition) peuvent investir le monde rural et le renouveler en amenant avec eux de nouvelles idées et attentes.

En somme, cette synthèse redonne à la recherche rurale en Asie du Sud-Est une place de choix dans la compréhension des sociétés de la région puisqu'on y voit plus qu'ailleurs les marques du changement forcé ou voulu.

## Références

- KEYES, Charles, 2012, « "Cosmopolitan" Villagers and Populist Democracy in Thailand », *South East Asia Research*, 20 (3) : 343-360.
- SANTOS, Milton, 2000, *Por uma outra globalização. Do pensamento único à consciência universal*, Rio de Janeiro : Record.

\* Master 1 Études asiatiques à l'EHESS, Paris.

**Lucie Friedrich, *L'art du tatouage en Birmanie. En quête de sacré, photographies de Morgane Stemmelin*, Paris, L'Harmattan, 2021, photographies, croquis, bibliographie 222 p.**

Par Sébastien Galliot \*

À mi-chemin entre le récit de voyage, le beau livre et le compte rendu ethnographique cet ouvrage représente une introduction accessible et richement illustrée sur le thème du tatouage birman. Si l'au-